



L'EDUCATION TRADITIONNELLE A TRAVERS LES RITES INITIATIQUES CHEZ LES KABIYE DU NORD-TOGO (XVII^e SIECLE A 1898)

Tanai Aboubakarⁱ

Enseignant-Chercheur,

Université de Lomé,

Togo

Email:

orcid.org/0009-0002-7426-2292

Résumé :

À instar d'autres sociétés africaines précoloniales, l'éducation traditionnelle chez les Kabiyyè du Nord-Togo est le moyen par lequel s'effectuaient la formation et la production des valeurs fondamentales du groupe. Comme telle, elle ne saurait être ni une affaire privée, ni une affaire personnelle, ni un privilège confessionnel. C'est un acte collectif, une tâche qui incombe à toutes les composantes du corps social si bien qu'on peut dire que la société était toute éducatrice. Cette éducation se fait d'une façon concrète et pratique et toute la collectivité y prend effectivement part sous des formes diverses. Cette étude a donc pour objectif de présenter les différentes phases de l'éducation traditionnelle et leur impact sur les enfants lama depuis la mise en place définitive des ancêtres sur leur site au XVII^e siècle jusqu'à l'avènement de la colonisation européenne en 1898. Pour atteindre cet objectif, la démarche méthodologique adoptée s'appuie sur la recherche documentaire composée des documents d'archives et de la bibliographie. Y ont été également mises à contribution, les sources orales à travers les enquêtes de terrain menées auprès des personnes ressource en pays kabiyè, lamba, logba et tem.

Mots clés : education traditionnelle, Kabiyyè Nord-Togo, collectivité, production de valeurs

Abstract:

Like other pre-colonial African societies, traditional education among the Kabiyyè of northern Togo was the means by which the group's fundamental values were formed and instilled. As such, it could not be considered a private, personal, or religious privilege. It was a collective act, a task incumbent upon all members of society, so much so that one could say the entire society was involved in education. This education took place in a concrete and practical way, and the whole community participated in it in various forms.

ⁱ Correspondence: email atanai@univ-lome.tg

This study therefore aims to present the different phases of traditional education and their impact on the children of the Lama people from the final settlement of the ancestors on their ancestral site in the 17th century until the advent of European colonization in 1898. To achieve this objective, the methodological approach adopted relies on documentary research, including archival documents and a bibliography. Oral sources were also used, gathered through fieldwork conducted with key informants in Kabyiè, Lamba, Logba, and Tem regions.

Keywords: traditional education, Kabyiè, Northern Togo, community, value production

1. Introduction

L'éducation traditionnelle dans les sociétés africaines précoloniales est le moyen par lequel s'effectuaient la formation et la production des valeurs fondamentales du groupe. C'est aussi un système complet de transmission des savoirs, des principes et des comportements sociaux. Chez les Kabyiè du Nord-Togo, les rites initiatiques jouent un rôle central dans la formation de l'individu. Ces rites ne se limitent pas à un aspect religieux ou mystique ; ils représentent un véritable processus éducatif visant la socialisation, la moralisation et la responsabilisation des jeunes. En outre, la génération et l'âge sont des instruments d'évaluation et d'assignation des tâches collectives, des charges familiales, des corvées et des responsabilités administratives, militaires, politiques. Aussi le fait d'avancer en âge est rigoureusement solennisé par une initiation appropriée. Et à chaque génération initiée, il correspond l'enseignement de certaine connaissances indispensables à la stabilité de la cohérence puis sur le plan de la politique étrangère, à la grandeur, au respect et à la sécurité de la tribu, autant dire de la cité. Dans cette société sans pouvoir centralisé, l'initiation a une haute portée éducative tant qu'elle demeure le moyen par lequel la société transmet les valeurs régulatrices de la vie dans la cité. Comme telle, elle ne saurait être ni une affaire privée, ni une affaire personnelle, ni un privilège confessionnel. Par rapport à ces réalités, certaines questions méritent d'être posées. Quelles sont les différentes phases de l'éducation traditionnelle chez les Kabyiè du Nord-Togo ? Quel est son impact sur les enfants lama depuis l'installation définitive des ancêtres au XVII^e siècle jusqu'à l'avènement de la colonisation européenne en 1898 ? Le présent article a pour objectif d'analyser les différents pôles de l'éducation traditionnelle dans l'aire lama en vue de mieux appréhender ses impacts sur les jeunes avant la conquête coloniale. Comme démarche méthodologique, nous avons mis à contribution deux sources principales que sont les sources écrites et celles orales. Les sources écrites se résument essentiellement à l'exploitation des ouvrages, articles, thèses et mémoires qui ont abordé l'histoire des Kabyiè. A ces sources, s'ajoutent celles orales collectées à partir des enquêtes de terrain menées auprès des personnes ressource du pays Kabyiè.

Dans ce qui va suivre, nous aborderons successivement la philosophie de l'éducation, la fonction sociale de l'initiation et les valeurs de l'éducation traditionnelle chez les Kabiyyè du Nord-Togo.

2. Philosophie de l'éducation et l'éducation "pré-initiatique"

La conception de la philosophie de l'éducation en pays Lama découle de leur vision du monde, de leur organisation sociale et de leur système de valeurs. Elle vise une explication claire, structurée et contextualisée du fondement général et des principes philosophiques de l'éducation traditionnelle des Kabiyyè.

2.1 Philosophie de l'éducation des Kabiyyè

Dans toute société, ancienne comme moderne, l'éducation dépend du type de société qu'on veut construire, elle est l'industrie de fabrication de la société. La philosophie de l'éducation traditionnelle des Kabiyyè du Togo est centrée sur l'intégration de l'enfant dans la société, la transmission du savoir ancestral, et le respect des traditions et de la nature. Elle se caractérise par un apprentissage pratique et moral, transmis par les anciens, les contes et les rituels, qui vise à former des individus autonomes, respectueux des normes sociales et conscients de leur place dans le monde. Pour sa part, le peuple lama a su fonder un système éducatif qui répond adéquatement à sa conception de la société. L'idée d'éducation chez le Labiyè est à sens unique. L'action éducative va forcément de l'adulte au jeune, du plus âgé au moins âgé. Elle correspond exactement à la définition aujourd'hui contestée qu'en a donnée Emile Durkheim (1986, 51) :

« L'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui, et la société politique dans son ensemble et le milieu social auquel il est particulièrement destiné. »

Chaque société a sa propre philosophie de l'éducation, fondée sur sa vision du monde. C'est ainsi que dans la philosophie de l'éducation traditionnelle des Kabiyyè du Nord-Togo, on considère que l'homme doit être formé pour vivre en harmonie avec la communauté et les ancêtres.

Accompagnés d'aînés en âge et en initiation qui leur servent de guides ou d'éclaireurs. Ainsi, les évala ont pour guide les sankayin (évala initiés l'année précédente) et les esakpa (ceux qui sont sortis de la classe des évala, attendant le waa-pina pour entrer dans celle des kondona) ; ceux des kondona sont les agula (sages ou hors classe) ; du côté des akpéma, on a les kpangbamin (anciennes akpéma).

La philosophie de l'éducation en pays Kabiyyè du Nord-Togo est une philosophie humaniste et communautaire. Elle repose sur une vision holistique de la personne, considérée comme un être à la fois social, moral et spirituel. Éduquer, pour les Kabiyyè,

c'est façonner l'âme et le caractère, non seulement pour l'individu lui-même, mais pour le bien de toute la communauté. Ainsi, la véritable éducation est celle qui fait de l'homme un être de paix, de vérité et de solidarité.

Le concept d'homme communautaire est au cœur de la pensée africaine traditionnelle et particulièrement de la philosophie de l'éducation en pays Kabyè. Pour Tcha K. : « *L'homme ne se définit pas isolément, mais par ses relations avec les autres. Dans la culture kabyè, l'homme n'existe pas isolément. Il est avant tout membre d'une famille, d'un clan, d'un village, d'un peuple. Son identité, sa valeur et même son bonheur dépendent de ses relations avec les autres* ». On pourrait exprimer cette idée par la maxime suivante : « *L'homme seul est un être incomplet. C'est avec les autres qu'il devient pleinement homme.* »

La conception communautaire de l'homme chez les Kabyè du Nord-Togo est centrée sur l'appartenance à un groupe social structuré autour de territoires appelés *této* ou *tétu*, qui désignent à la fois l'espace géographique et la communauté humaine organisée. Chaque individu est défini par ses liens de parenté et son appartenance à ces groupes, formant des lignages (*lila*) et des sous-groupes familiaux qui coopèrent pour le bien-être collectif. Cette société ne possède pas d'État au sens classique, mais elle est animée par une forte organisation sociale où la cohésion repose sur des rites initiatiques, une hiérarchie des classes d'âge, et la figure centrale du *tchotcho*, le grand-prêtre, chef spirituel capable de mobiliser et d'unir la population (N'Dati, 2023).

L'homme en pays Kabyè n'est pas perçu comme un individu isolé, mais comme un être inscrit dans un réseau de relations à la fois humaines, spirituelles et territoriales. Les divinités collectives, appelées *agolma*, veillent au bien-être de la communauté, et chaque individu a aussi un double protecteur personnel (*wayidou*), montrant cette double dimension communautaire et individuelle. La société valorise la solidarité, la participation et la responsabilité de chacun au bon fonctionnement collectif, cette vision s'exprime notamment dans les rituels, les initiations et les fêtes communautaires qui renforcent les liens sociaux et spirituels.

L'éducation, chez les Kabyè, n'est pas confiée à une institution séparée (comme l'école moderne) mais à l'ensemble de la société. Chaque membre de la communauté c'est-à-dire parents, oncles, tantes, anciens, pairs participe à la formation morale et sociale de l'enfant.

Ainsi, la communauté est le cadre fondamental de la vie car elle soutient, oriente et forme l'individu dès sa naissance. L'éducation vise donc à intégrer l'individu dans le groupe, à lui apprendre la solidarité, le respect et la coopération.

2.2 L'éducation pré-initiatique dans la tradition Kabyè du Nord-Togo

L'enfance est perçue comme un état d'innocence devant être progressivement chassé depuis l'âge "pré-initiatique pour donner à l'individu un caractère humain. Le Kabyè se distingue particulièrement par leurs soucis de classification des membres d'une communauté, cette classification apparaît déjà dans les différents âges de l'enfance bien qu'il n'existe à ce niveau aucune pratique rituelle fixant les classes d'âge.

Ainsi entre la naissance et 6ans environ, l'enfant appelé sans distinction de sexe *pua*, est considéré comme un être étranger à ce monde. C'est pourquoi quand on veut mettre l'accent sur cet d'extrême ignorance de l'enfant, on le désigne par le mot composé *pua-éléw*, "enfant esprit", ce qui signifie un être qui n'est pas de ce monde, qui n'est venu que pour explorer ce milieu. C'est souvent l'argument qu'évoquent les mamans mécontentes d'une punition corporelle infligée à leur enfant de cet âge par une tierce personne pour juger la punition inopportune ou excessive. « Comment peut-on diriger une action aussi violente sur un *pua-éléw* (enfant esprit) ? », peut s'interroger une mère. Cet esprit venu sonder ce monde, pense-t-on, pourra y séjournier longtemps si cela lui plaît ; dans le cas contraire, il s'en irait rejoindre son milieu d'origine, "il retournerait à sa source" comme on le dit en langue kabyè. L'enfant est donc entouré de tous les soins et de toute la tendresse qu'exige son état « afin qu'il se plaise et se sente heureux en ce lieu et qu'il choisisse d'y rester ». De ce fait l'enfant est perçu comme roi de la famille qui a le pouvoir d'exercer son commandement sur tout le monde. Mais la mère est la plus concernée par cette influence toute puissante de son enfant étant entendu qu'à elle incombe en tout premier lieu le devoir de l'éduquer.

Dès l'âge de six ans, l'attachement de l'enfant à ce monde est considéré comme acquis. Commence alors une nouvelle étape de l'existence marquée par d'une part la séparation des sexes dans la dénomination et d'autre part la participation, en guise d'initiation, aux travaux auprès des parents. Le garçon qui prend le nom de *pua-évéleá* (grand garçonnet) commence à se rendre utile par sa participation aux activités familiales comme les travaux champêtres, l'élevage. Une fois habitué à ce type de travaux, il intègre des groupes d'entraide des enfants de son âge et peut même en plus de l'aide à ces parents se faire un petit champ sur un lopin de terre que lui cède son père. Quant à la fille appelée à la femme comme la cuisine, les soins au bébé, les corvées d'eau etc. Cette période, chez le garçon comme chez la fille dure jusqu'aux environs de douze ans.

La responsabilité du jeune kabiyé commence avec l'adolescence. Ainsi Boutouli T., a confié ce qui suit : « *à partir de douze ans, et ce jusqu'à l'âge d'initiation, le garçon devient éwazié (jeune garçon utile). Dès lors il peut entretenir seul un champ relativement grand et avoir des fois quelques têtes de volaille et même de chèvres ou moutons par lesquels il participe à l'entretien de la famille. La fillette de son côté devenue pélé (jeune fille) participe de façon plus remarquable aux travaux domestiques et peut se voir confier certains d'entre eux par sa mère en cas d'absence ou d'empêchement d'un autre ordre* ». C'est ainsi que progressivement, l'enfant sort de l'adolescence et entame la majorité. A partir de ce moment, il est temps de lui apprendre les règles essentielles de la vie qui font de l'adolescent un jeune homme majeur au service de la communauté et de l'adolescente une femme mure au service d'une famille ; en d'autres termes, il faut les initier à la vie des hommes et des femmes adultes. C'est alors qu'on engage leur éducation proprement dite à travers les initiations. L'éducation de l'enfant, on le voit, commence de façon sournoise et pratique par sa mise au contact des travaux familiaux quotidiens. L'initiation apparaît dès lors comme le prolongement et la phase explicite d'une action d'intégration de l'homme à la société, action qui commence dès la naissance avec l'apprentissage des activités familiales, se

poursuit entre dix-huit ans et vingt-cinq ans avec l'initiation à la responsabilité familiale et au devoir civique.

3. La fonction sociale de l'initiation

La socialisation est le plus important objectif visé par les rites initiatiques et la fonction éducative ci-dessus exposée n'est qu'un moyen pour y parvenir. Dans toutes les sociétés en effet, l'éducation vise toujours l'inculcation des valeurs sociales positives aux membres. Les rites initiatiques kabyè en tant que forme d'éducation n'en font pas exception. Par eux, le jeune homme devient chasseur puis guerrier défenseur de la cité et la jeune fille épouse maîtresse du foyer. Nous exposerons ici cette fonction au niveau de chaque étape de l'initiation masculine puis féminine.

3.1 Au niveau de *évalu* (Jeune garçon)

Cette étape marque l'entrée dans la vie adulte, donc l'âge de la responsabilité. Aussi, toutes les pratiques, que ce soit la retraite, la consommation de la viande du chien, la nudité ou la luttes, concourent à l'acquisition de comportements sociaux attendus du jeune garçon de cet âge et à sa prise de conscience des responsabilités qui l'attendent dès ce moment.

Quelques-unes des grandes vertus d'un homme responsable sont la maîtrise de soi et la soumission aux règles sociales qui impliquent le respect des aînés. La première est nécessaire pour la gestion correcte du foyer que l'*évalu* aura à fonder bientôt et à en demeurer maître alors que l'accomplissement des tâches communautaires parfois délicates exige les deux vertus.

C'est essentiellement la culture en l'*évalu* de cette maîtrise de soi et cette soumission à la collectivité que ses aînés s'attellent pendant la période de sa réclusion. C'est ainsi que lors de celle-ci, le néophyte entre dans ce que Simtaro (1987, 13) a appelé « *le monde du silence absolu et de soumission totale* ». Il ne communique autrement que par les gestes et suit avec une extrême attention les enseignements de son parrain aussi bien que ceux des vieux qui viennent lui rendre visite. Il est soumis et doit accepter stoïquement les brimades dont il est l'objet de la part de ses aînés de classe. C'est l'expression de l'endurance et de la discipline dont doit faire preuve un homme mûr pour être utile à sa communauté surtout dans une société où il n'existe pas de force coercitive manifeste et où la foi aux institutions et par voie de conséquence leur acceptation sont le gage de l'ordre social. Voici décrit par Simtaro (1987) à peu près la situation qu'y vivent les initiés et qu'ils doivent supporter pour montrer leur maturité et leur sociabilité.

Selon Amona T., « *Du moment qu'ils ont été "enlevés et internés" ces jeunes initiés sont devenus pour ainsi dire des "bleus", qui devront exécuter à la lettre les ordres et les caprices de leurs parrains et subir, dans la docilité et l'obéissance les plus complètes, leurs brimades sévères et leur bleuissement rigoureux. C'est ainsi que dans leur rôle sacré d'éducateurs à la rigoureuse vie d'avalà, les "kpangbamin" se doivent de se comporter envers leurs filleuls de la façon la plus sévère et la plus intransigeante possible* ».

Dans leurs bleussements, ils imaginent parfois exagérément les caprices les plus stupides possibles, difficiles à satisfaire ainsi que les plaisanteries les plus grossières et les plus révoltantes possibles vis-à-vis des néophytes, tout cela pour les offenser dans leur amour propre, provoquer leur colère et tester leur patience et leur maîtrise de soi.

Les tatouages qui se font le malin du secondeur jour d'internement répond aussi à ce souci de développer l'esprit d'endurance chez l'initié. Celui-ci doit montrer son courage, faisant par-là l'honneur à sa famille, en acceptant de recevoir sans cri ni gestes d'opposition, de nombreuses scarifications artistiquement disposées sur tout le visage en sillons parallèles. Mais leur rôle ne s'arrête pas là. Les cicatrices laissées par les scarifications sont des signes d'appartenance de l'individu à son groupe social. Chez l'initié, elles constituent surtout le signe de son baptême, la marque indélébile de sa "renaissance" à une vie d'homme mûr et responsable. « *C'est là le témoignage concert, la preuve concrète de son identité d'évalu qu'il gardera toute sa vie sur le visage* » SITARO (1987, 16).

Les parties de chasse auxquelles le jeune assiste au sortir de sa retraite trouvent aussi leur justification dans cette quête de la force physique et spirituelle nécessaire pour affronter la vie. C'est pourquoi tout au long des interminables exercices physiques auxquels ils sont soumis à travers la brousse, ils n'auront pour seuls compagnons que la faim, la soif, la brûlure du soleil, les piqûres des ronces. Il s'agit là d'épreuves suffisamment rudes pour développer leur résistance, leur dextérité et endurcir leur caractère.

Se maîtriser, ce n'est pas seulement surmonter les épreuves d'origine extérieure. C'est aussi dominer ses impulsions instinctives qui, trop poussées, sont sources d'actes immoraux qui causent l'effondrement de la cohésion sociale et créent des tensions et crises au sein des groupes humains. Au premier rang de ces comportements asociaux se trouve la sexualité incontrôlée. Beaucoup de conflits qui dégénèrent souvent en affrontement posant ainsi de graves problèmes de voisinage entre des maisons des quartiers, des villages leurs racines dans des rivalités conjugales. Par ailleurs, un homme trop intéressé par l'activité sexuelle est enclin à la nonchalance et à la faillite à son devoir. C'est un homme qui s'affaiblit autant physiquement que moralement. Il est un danger social aussi bien à cause d'éventuelles crises sociales dont il pourrait être l'auteur que de manquements au devoir envers sa communauté. L'*évalu* dont l'âge coïncide avec l'apogée de la force sexuelle doit être suivi de près afin que son énergie libidinale ne s'étende pas au-delà du tolérable. C'est ce qui justifie sa nudité et l'obligation pour lui de ne pas adresser la parole à une personne de sexe opposé, ni de lever le regard sur elle. Il est sur ce plan strictement contrôlé par son parrain et ses aînés qui veillent sur lui. Il n'a pas droit à l'érection durant cette phase cruciale de l'initiation où il est nu. Il est sévèrement brimé en cas d'érection constatée.

D'un autre côté le chien est perçu comme incarnant toutes les vertus attendues par la société de chacun de ses membres. D'après D. Simtaro (1987, 16) :

« Il est considéré par le peuple kabyè comme un symbole de force, d'endurance, du courage et d'intelligence extraordinaire, mais aussi de fidélité irréprochable. A la chasse il est terreur des animaux sauvages dont il facilite la capture à son maître. Il est l'ami fidèle par excellence et le gardien le plus vigilant de la famille. »

L'*évalu* est supposé recevoir ces qualités exceptionnelles à travers la consommation de la viande du chien, du courage, de l'intelligence et de la moralité attendu de la prise de cette viande vise deux objectifs : à court terme, il facilite la rude épreuve de lutte à l'*évalu* et crée en lui les dispositions physiques, psychiques, intellectuelles et morales nécessaires pour affronter les difficultés de la vie à long terme. *Evalu* c'est aussi l'occasion de réjouissances qui, en répondant au besoin de divertissement, de défourlement. C'est en effet dans une ambiance carnavalesque qu'une foule monstre accompagne les *évala* sur le terrain de lutte « Toute heureuse et réconfortée par la force, le courage et la ténacité de ces *évalu* dans le combat, fière de leur énergie dans la danse, satisfaite de leur esprit sportif dans la compétition, écrit Simtaro, la communauté entière les chante et les acclame en héros à travers les réjouissances populaires qui récompensent leurs efforts et consacrent ainsi leur intégration définitive au sein de leur société » (1997, 3-4). Les animateurs de cette ambiance sont les griots et les griottes, professionnels des chansons qualifiées par Zahan (1961, 120) de « menteurs » dont « l'existence est indispensable pour créer l'enthousiasme puis les vertus fondées sur l'évasion ». En rappelant, pas sans exagération à travers les poèmes et chansons, la mémoire de leurs glorieux ancêtres, ils invitent les *évala* à leur ressembler dans leur vie, mais rappellent aussi à la conscience de tous, ce devoir de patriotisme auquel ils n'ont pas le droit de se dérober. C'est donc l'occasion d'une propagande politique en direction de tous en vue de la conservation de l'esprit patriotique. Car si la manifestation présente concerne les *évala*, personne ne doit oublier que chacun dans sa classe a un rôle à jouer pour l'intérêt général, rôle qu'il doit jouer avec toute la loyauté qui s'impose à tout citoyen.

Au terme de cette manifestation émerge toute une génération d'hommes après physiquement, intellectuellement, psychologiquement, moralement à servir et défendre le groupe. C'est dire que *évalu* marque la fin de l'enfance qui se traduit par les obligations et interdits signalés plus haut mais aussi par la reconnaissance de certains droits tels le droit d'avoir un petit champ personnel à côté de celui de la famille dont le père est le maître, le droit d'avoir une fiancée (et non de se marier) à propos de laquelle ses parents sont les démarcheurs et les garants de la dot, le droit à un minimum de respect des parents qui ne peuvent plus le punir publiquement comme ils le feraient d'un enfant, le droit d'être enterré en cas de décès, dans la tombe des adultes.

3.2 Au niveau de *kondotu* (jeune homme)

Cette initiation est d'ordre essentiellement militaire. Dans la société traditionnelle kabyè, le corps militaire existe. Mais il n'est une catégorie socioprofessionnelle comme on en rencontre dans les sociétés modernes ou dans certaines sociétés traditionnelles africaines

comme le corps des amazones de l'empire du Dahomey sous Behenzin ou l'armée de l'empire Zoulou sous le conquérant Tchaka. Il correspond à une classe d'âge, celle des *kondona*. C'est la classe dont le rôle social fondamental est la défense de la communauté. C'est elle qui, en cas de guerre, va au front. C'est pourquoi cette phase de l'initiation est essentiellement orientée vers la transaction des comportements de stratégies.

Un soldat doit éviter des actes ou comportements susceptibles de le rendre victime de la ruse de l'ennemi. C'est pourquoi il doit par exemple apprendre à ne pas manger ailleurs que chez lui. C'est pour créer chez l'initié le réflexe de ce comportement fondamental du soldat au front qu'on l'oblige à ne manger que dans sa case. Par ailleurs, un soldat bavard est enclin à la trahison de son camp et partant, de sa patrie. Alors pour être habitué à garder le silence, *Kondo* ne parle pas. Il s'exprime uniquement par les gestes. En outre, s'il marche toujours accroupi, c'est pour s'accoutumer à adopter la position d'alerte au combat. Tous ses instruments de parure, que ce soit le bouclier, le hachereau, le chapeau etc... ne sont rien d'autre que le matériel traditionnel de guerre que le *kondo* doit apprendre à manier au cours de son initiation. Le maniement de ces instruments vient compléter celui de l'arc et des flèches déjà acquis lors des parties de chasse auxquelles il participe depuis son *évalu* pour faire de lui un guerrier accompli.

A ce travail d'apprentissage auquel *kondo* est soumis s'ajoute une préparation psychologique qui se réalise surtout à travers les manifestations de la sortie solennelle comme lors de l'étape précédente. L'acte le plus important du *kondo* dans cette phase est « la montée sur la butte » et le geste de sonnerie de la cloche qu'il y accomplit le regard dirigé vers le ciel. Cette action est une prestation de serment devant Dieu Esso en présence de l'assistance, d'honorer pleinement ses engagements envers la communauté dont il est créateur et maître suprême et envers Dieu lui-même qui est en principe celui que le *kondo* devrait accomplir avec le plus de concentration et de détermination non seulement parce qu'il constitue l'acte ultime qui dessine l'image de son auteur dans la mémoire du public qui le suit avec la plus grande attention, mais surtout parce qu'il est l'une des rares occasions où l'individu est supposé entrer en communication directe avec l'être suprême pour lui faire une promesse qui, si elle n'est pas sincère, ferait trébucher l'initié et le ferait rater le mouvement, ce qui serait cause d'un malheur futur. Quand on sait que le peuple kabiyè est très croyant, on peut imaginer aisément l'effet psychologique déterminant de la conduite future que cette manifestation crée sur l'initié. On pense, et le libre respect des fois semble le confirmer, que l'intéressé garde inconsciemment à l'esprit, donc sous forme de ce que Freud appelle le complexe, sa promesse au Dieu suprême qu'il s'efforcera de tenir jusqu'au bout, ce qui crée et maintient chez lui en permanence un sens aigu de discipline.

Pendant quatre bonnes années, le *Kondo* vit dans une stricte conformité au cadre juridique correspondant à son statut, ce qui prouve sa maturité qui lui donne droit de se marier et de fonder un foyer pendant cette période. A partir de la fin de la quatrième année, il a accompli l'essentiel de sa mission de défenseur de la cité en est censé avoir acquis l'expérience suffisante de la vie adulte pour accéder à la catégorie des sages-sosa- qui sont sollicités dans la recherche de solutions aux grands problèmes. Le processus de

sortie de la classe des *kandona* est alors engagé avec la levée progressive des interdits qui le frappaient. Dans certains cantons, cette levée est précédée d'une palpitante confrontation publique d'une haute portée sociale.

Etant sur le point de sortir des contraintes auxquelles ils sont soumis, les initiés doivent se plier dans certains cantons au jugement public au cours duquel les faiblesses des uns et des autres dans le suivi des normes de l'initiation sont étalées au grand jour. Patokideou (1961, 140) a fait de cette scène une description suffisamment claire : « les tribus se rencontrent dans une place publique et chacune d'elles choisit un orateur, le plus compétant des lauréats forment un cercle, et chacun des orateurs s'efforce d'étaler au grand jour toutes les fautes et leurs conséquences commises depuis cinq ans par la tribu adverse. Ainsi sont dénoncées, sans pitié et sans complexe, toutes les immoralités de l'Etat, tout jusqu'aux plus petits détails individuels concernant par exemple la gloutonnerie, la vantardise la pares, mendicité, la pauvreté, la faiblesse physique, la pusillanimité, la malhonnêteté, les trahisons, les complots, bref tout ce qui pourrait souiller même de façon imperceptible la valeur morale et la grandeur du peuple et de l'Etat.

La portée sociale de cette séance présente deux dimensions. D'une part, elle permet de tester la maîtrise de soi acquise par le *Kondo* qui s'apprête à accéder à la classe des sages où tout comportement contraire est perçu comme négatif, parce que ne favorisant pas la solution judicieuse des grands problèmes de la cité ; d'autre part, Patokideou (1961, 143) l'a ainsi expliqué :

« *Elle oblige chaque citoyen de l'état à contrôler son comportement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à rester entre les deux clous de la législation théocratique, de manière à ne pas voir son nom étalé sur les porte-affiches des immoralités, des initiés inaboutis le jour de la confession publique.* »

Dès le retour de ce rassemblement, l'interdiction de manger en public est levée. Le *Kondo* renoue progressivement avec la vie courante, mais attend la fin de la cinquième année pour procéder au rasage de sa tête (*gnouhomie*) qui marque sa sortie définitive de la classe des *kondona* et son entrée dans celle des *agula*, des sages.

2.3 Au niveau de *akpendu* (jeune fille)

Comme chez le garçon, l'initiation de la jeune fille est une préparation à la vie d'adulte. Elle marque donc le passage de l'état de fille qui est un état d'immaturité à celui de femme donc à la maturité et à la responsabilité. Elle vise par conséquent le même objectif que celle des garçons : amener la jeune fille à prendre conscience de sa maturité ; des responsabilités de femme et de mère qui l'attendent dans un avenir proche. En un mot, elle a aussi une portée éducative comme dans le cas du sexe opposé. Seulement, l'initiation de la jeune fille prend moins de temps, et moins rude que celle de l'homme. Cela s'explique par le fait que chez les *kanyè*, la femme est perçue comme ayant moins de responsabilités aussi bien au foyer que sur le plan public. Au foyer, ses tâches se

réduisent essentiellement aux activités liées à la cuisine (chercher du bois, puiser de l'eau, préparé), aux semences et récoltes, à l'entretien des enfants. La prise des grandes décisions dans la famille, les sacrifices aux divinités, la gestion du patrimoine familial, la recherche de solutions aux grands problèmes de la famille ne la concernent pas. Son rôle est presque nul en matière de gestion des affaires publiques, si ce n'est l'animation par les chansons lors des grandes manifestations publiques.

Les occupations de la femme exigent aussi de la ténacité du point de vue physique, psychique, intellectuel et moral. C'est justement ce que nous a révélé Kolobia P. : « *Une épouse doit porter son bébé au dos, transporter de l'eau, du bois, des récoltes, semer et récolter sous le chaud soleil, écraser du mil ou du sorgho sur des meules en pierre, faire la cuisine sur un feu brûlant. Ces activités exigent de la femme beaucoup d'efforts physiques. En outre une fois mariée, elle doit faire face aux caprices de son époux, de ses enfants et autres parents du mari, lesquelles prennent parfois l'allure d'un affront, d'une humiliation* ». Elle ne peut supporter tout cela que si elle s'y est de façon psychique préparée. Enfin, son rôle de mère éducatrice lui impose une décence dans la conduite. Elle n'échappera pas aux tentatives de séduction des hommes indélicats auxquelles elle se doit de résister ; elle doit observer la pudeur dans le langage, l'habillement, les gestes et l'obligation de réserve pour ne pas exposer au public tout ce qui pourrait faire la honte de la famille, bref elle doit être d'une moralité irréprochable. Susciter toutes ces qualités dans la personnalité de la future épouse et mère, tel est, en plus de l'objectif de maintien de l'ordre social en général, le besoin que vise à satisfaire l'initiation féminine. Les sens des rites au niveau de leurs différents points se rapporte à se double but. Concernant la formation de la personnalité, il n'y a pas une séparation nette entre les différentes phases des rites qui forment physiquement, de façon psychique, intellectuellement et moralement. Chaque étape participe directement ou indirectement à la réalisation de tous les aspects de cette formation. Mais certaines parties des rites sont intentionnellement orientées vers l'un d'eux.

La préparation de la jeune fille à la résistance, à l'effort physique qu'exigera d'elle son prochain statut se fait à travers la douloureuse opération de tatouage au cours de laquelle elle est tenue de ne pousser le moindre cri.

Une autre dimension de l'éducation de la femme à travers l'initiation est la formation morale essentiellement centrée sur la "culture" de la chasteté. Chez les Kabiye, la valeur d'une personne se mesure aussi à travers sa conduite morale c'est-à-dire sa capacité à dominer ses pulsions instinctives dont la plus en vue, qui est cause de la plupart des troubles sociaux est, nous l'avons déjà souligné, la sexualité. C'est sur elle que l'accent est mis dans la formation morale de la femme depuis son enfance par sa mère. Celle-ci est censée, si elle est de bonne moralité, susciter chez sa fille le réflexe de retenue devant les excitations sexuelles. La confiance qu'un mari fait à son épouse dépend dans une large mesure de ce premier stade de l'éducation sexuelle. C'est ce qui rend le passage de l'initiée à la pierre de virginité nécessaire et obligatoire. En testant leur virginité en les asseyant sur cette pierre, on évalue la réussite ou l'échec de l'action des parents dans ce domaine, mais aussi l'honnêteté de la fille. Une fille honnête qui sait qu'elle n'est pas vierge refuse de s'assoir sur la pierre de virginité et la contourne, ce qui

fait la honte des parents. Mais celle-ci est moins grande que celle déclenchée par le saignement vaginal consécutif à une occupation malhonnête de la pierre de virginité. Car ce cas est révélateur d'un double défaut moral : manque de chasteté et mauvaise foi, ce qui signifie l'existence de graves lacunes au niveau de l'éducation "pré-initiatique".

4. Les valeurs de l'éducation traditionnelle chez les Kabiye du Nord-Togo

Bien que l'initiation ne soit pas conçue pour la forme actuelle de la société Kabiye, elle regorge de beaucoup de valeurs utiles pour le présent. Ce sont celles du rappel de l'histoire, d'identité et ressourcement culturels, de divertissement et de retrouvailles.

4.1 Valeur historique

L'initiation est l'institution éducative de la plus explicite et la plus méthodique des ancêtres des kabyè. Elle est l'une des pratiques les plus anciennes encore vivaces de nos jours. Beaucoup de faits sociaux passés de l'Afrique échappent aux historiens parce qu'ayant été abandonnées à une époque de l'histoire. Or tout peuple a besoin de savoir d'où il vient historiquement. La connaissance de ce passé est utile pour mieux appréhender le présent et envisager l'avenir. C'est la raison pour laquelle l'histoire s'enseigne. Mais l'enseignement théorique est plus difficile à assimiler que le contact avec les faits. Ainsi, ces pratiques ont l'avantage de transmettre de façon vivante aux générations présentes leur histoire. En se perpétuant, elles peuvent offrir des repères pour remonter à d'autres faits historiques disparus avec moins d'incertitudes comme c'est le cas dans la plupart des sociétés à tradition orale. Elles permettent par exemple à ceux qui en comprennent bien le sens, de se faire une idée de la capacité imaginative et de l'habileté des ancêtres des Kabiye à prévoir et à résoudre les problèmes sociaux auxquels ils avaient à faire face. Elles sont ainsi révélatrices du passé glorieux de ce peuple et participent au démenti du préjugé occidental selon lequel les Africain n'auraient pas de culture et dont Lavy-Bruhl et Hegel ont été entre autres, les défenseurs. Mieux, l'imagination créatrice des ancêtres qu'elles révèlent, indique aussi qu'ils étaient capables de développer une civilisation brillante n'eût été le fauchage de leur culture à un moment de son évolution par l'influence occidentale.

4.2 Valeur d'identité et de ressourcement culturels

La culture est définie par l'UNESCO (1982) comme « *l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe outre les arts et les lettres, le mode de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeur, les traditions et les croyances* ». La culture est donc un ensemble de valeurs distinctives d'un peuple et ce par quoi il s'identifie et se reconnaît comme une entité. En ce qui concerne le pays kabyè, bien que, contrairement au passé, l'initiation joue aujourd'hui un rôle plus folklorique que social comme nous le montre dans l'antithèse de ce point, elle remplit pleinement cette fonction d'instrument d'identité culturelle. Nous avons montré dans la deuxième partie comment les nouvelles réalités

sociologiques ont entraîné une grande dispersion de ce peuple. En effet, des familles entières ayant pris des directions différentes à la recherche de fortune restent pendant des décennies sans rencontre et leur milieu d'origine reste inconnu de leur progéniture. Aussi, de nombreux originaires du milieu seraient "perdus" comme on le dit dans la langue du milieu, n'eût été l'obligation qu'ils ont de revenir sur la terre des aïeux pour l'initiation. Car cette dernière est, avec les funérailles, les seules grandes occasions de retour au bercail. Ces manifestations sont ainsi des occasions de prise de conscience de ceux qui sont nés et restés en dehors de leur terroir pendant longtemps de leur appartenance à la société kabiyè mais aussi de leur contact avec leur authenticité c'est-à-dire de leur culture d'origine.

L'initiation est par ailleurs, entre autres, ce que les Kabiyè peuvent apporter de spécifique pour enrichir le patrimoine culturel du Togo. Leur contribution dans les échanges culturels serait assez réduite sans ces rites.

3.3 Valeur sportive

C'est sur le plan sportif que les rites initiatiques des Kabiyè peuvent être d'une plus grande utilité pour la société de notre temps. Cet apport se situe essentiellement au niveau de l'initiation masculine et dans sa première phase c'est-à-dire *évalu*. La lutte qui constitue la partie solennelle de cette phase a une portée sportive inestimable. Elle tire cette importance de l'esprit de compétition et de l'atmosphère générale de joie et de fête populaire dans laquelle elle se déroule. Dans une région pauvre où les gens manquent de moyens d'équipement en matériel de sport moderne et au paysage montagneux avec très peu d'espaces favorables au sport classique (football, basket-ball, volley-ball, courses, lancer etc.), les luttes peuvent remplacer valablement celui-ci pourvu qu'on y apporte des aménagements de sorte qu'elles cessent d'être exclusivement rituelles. Car en l'étant, elles se déroulent occasionnellement, c'est-à-dire une seule fois dans l'année, ce qui ne leur permet pas d'assurer une formation physique permanente des pratiquants comme le veut le sport.

Par ailleurs, la lutte est en train d'entrer progressivement dans la catégorie des sports modernes. Ce que l'on appelle la lutte codée ne diffère de la lutte rituelle des Kabiyè que de quelques précisions comme la limitation de l'aire, et du temps de jeu dont l'arbitrage tient rigoureusement compte. Ainsi, le peuple kabiyè est bien placé pour porter haut le flambeau du Togo dans ce genre de compétitions mais aussi pour faciliter la vulgarisation de ce sport dans les autres parties du territoire où besoin serait.

4.4 Occasion de divertissements et de retrouvailles

Hormis le rôle éducatif déjà évoqué, les ancêtres des Kabiyè avaient compris les vertus socialisantes et psychologiquement équilibrantes des divertissements. Bien qu'ils ne fussent ni sociologues ni psychologues, ils savaient que la récréation revivifie la conscience collective, consolide la cohésion et la solidarité communautaires, apaise les esprits et détend l'atmosphère sociale qui aurait souffert le long de l'année de tensions diverses pour un nouveau départ. C'est ce qui justifie l'association des manifestations de

loisirs tels les cris, les applaudissements et surtout les tam-tams, les flûtes, les chansons à ces cérémonies. Cette association ne se fonde pas seulement sur l'idée apparente que « *les bonnes paroles grattent le corps et le font rire* » comme le disait Kao W., un de nos informateurs, mais aussi sur la nécessité de socialisation.

Sur le plan de divertissement, l'initiation présente encore un avantage. L'homme moderne a tout aussi besoin des moments de distraction que celui du passé. Pour les Kabiyyè, les occasions des initiations sont celles qui offrent les manifestations les plus riches en couleur et les plus à même de susciter la joie. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si elles attirent les populations des régions voisines et même des touristes togolais comme rapatriés. Leur phase populaire comble tout le monde de joie aujourd'hui comme hier. Le caractère sportif et esthétique qu'elles revêtent force l'admiration de tous spectateurs. Il faut remarquer que contrairement à ce qu'un regard superficiel peut faire croire, la compétition n'existe pas seulement au niveau des luttes.

Elle existe aussi mais de façon moins évidente au niveau de *kondotu* et de *akpendu*. La montée des *kondana* sur la butte et la sonnerie de la cloche qui comporte le risque de rater et les danses et gestes d'élégance des *akpema* sur ce sentier qui conduit à la pierre de virginité en fonction desquels on apprécie leur adresse et préjuge de leur qualité de futures épouses autant des activités de concurrence. Ainsi, comme sur le terrain d'athlétisme ou de football, ces séances donnent lieu à des actions et réactions émotionnelles, de délire de la part des parents, des amis lesquelles participent à l'ambiance de gaieté sur les lieux. Les parents inquiets avant l'issue des épreuves finissent par participer eux aussi à la fête, que leurs candidats soient sortis victorieux ou non, l'essentiel étant l'arrivée au bout du processus dans lequel ils ont engagé leurs enfants. On peut dire en dernière analyse qu'en matière de divertissement, tout le monde trouve son compte y compris ceux qui devraient avoir des raisons d'être angoissés.

5. Conclusion

L'éducation traditionnelle à travers les rites initiatiques en pays Kabiyyè constitue un pilier fondamental de la transmission des savoirs, des valeurs morales et spirituelles, ainsi que de l'intégration sociale. Ces rites, tels que *l'Evala* et le *Kondona*, sont bien plus que des cérémonies : ils représentent des écoles d'endurance, de courage, de discipline et de solidarité, préparant les jeunes à assumer pleinement leur rôle d'adultes responsables au sein de leur communauté. Ils renforcent la cohésion sociale et affirment l'identité culturelle des Lama en reliant constamment l'individu à ses ancêtres et à ses protecteurs spirituels.

Les initiations sont structurées en phases progressives, incluant une éducation pré-initiatique qui prépare le corps et l'esprit aux épreuves à venir, et une série de rituels qui marquent symboliquement la maturité et la prise de responsabilités. La dimension spirituelle y est omniprésente, reliant l'homme aux forces invisibles qui protègent la société. Ces pratiques reflètent une conception holistique de l'éducation qui allie le développement individuel et collectif, moral et physique, social et spirituel.

Ce système éducatif traditionnel, largement transmis par la tradition orale et les pratiques rituelles, reste un vecteur essentiel de préservation culturelle et d'identité pour les Lama du Togo. Il illustre comment l'éducation s'inscrit dans un cadre communautaire où chaque étape de la vie est rythmée par des rites qui garantissent la continuité culturelle et sociale.

Table 1 : Sources orales

N°	Nom et prénom	Sexe	Statut de l'informateur	Age	Date et lieu d'entretien
1	Amona Tchilabalo	Masculin	Notable	57 ans	Tchitchao, 10/09/2023
2	Boutouli Tchazou	Masculin	Cultivateur	66 ans	Pya, 23/03/2025
3	Kao Wiyao	Masculin	Instituteur	49 ans	Lama, 12/06/2024
4	Koloubia Piyalo	Féminin	Ménagère	61 ans	Somdina, 05/12/2024
5	Tcha Kpatcha	Masculin	Retraité	70 ans	Lassa, 15/02/2025

Creative Commons License Statement

This research work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License. To view a copy of this license, visit <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>. To view the complete legal code, visit <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode.en>. Under the terms of this license, members of the community may copy, distribute, and transmit the article, provided that proper, prominent, and unambiguous attribution is given to the authors, and the material is not used for commercial purposes or modified in any way. Reuse is only allowed under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Déclaration de conflits d'intérêts

Les auteurs déclarent n'avoir aucun conflit d'intérêts.

À propos des auteurs

Tanai Aboubakar est Maître de Conférences en Histoire et civilisation africaines et Enseignant-Chercheur à L'Université de Lomé où il dirige le Département d'Histoire et Archéologie. Responsable pédagogique du Laboratoire Histoire, Archéologie et Patrimoine (LaHAPa), il est aussi le Responsable pédagogique du Master professionnel en Sciences de l'information documentaire (SID). Il est également membre de plusieurs réseaux de l'espace CAMES (PTR-GD, PTR-LSCC) et internationaux (ACAREF, CEDIMES). Auteur de plusieurs articles et ouvrages scientifiques portant sur les migrations, le peuplement, l'éducation, la traite négrière et l'esclavage, l'environnement et le patrimoine culturel.

Bibliographie

- Durkheim, Émile, 1986, *Éducation et sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 128.
https://classiques.uqam.ca/classiques/Durkheim_emile/education_socio/education_socio.pdf
- N'Dati, N'Dah, 2023, « Société et culture en pays Kabiyè du XVII^e siècle à 1898 », *Revue Akofena*, n° 008, vol. 3, juin 2023, pp. 89-106, disponible sur : <https://www.revue-akofena.com>
- Patokideou, Honoré K., 1969, *Les civilisations patriarcales des Kabré face aux programmes modernes de développement économique et social*, thèse de doctorat de 3^e cycle en Sociologie, Université de Lomé, soutenue le 11 juin 1969, Lomé, Éditogo, 1970, 306 p.
https://books.google.ro/books/about/Les_civilisations_patriarcales_des_Kabré.htm?id=20BSAQAAIAAJ&redir_esc=y
- Simtaro, Dadja Halla-Kawa, 1987, *Rite d'initiation « evala » un aspect du patrimoine culturel en pays Kabyè*, inédit, 123 p.
- Simtaro, Dadja, 1997, « Fonction sociologique des luttes traditionnelles des evala en pays kabyè », *Ebe Laba*, n° 21, 1er semestre, pp. 1-20.
- Zahan, Dominique, 1961, « Sociétés d'initiation Bambara », *L'Homme*, année 1961, vol. 1, n° 1, pp. 120-123. (Compte rendu de : G. Calame-Griaule.)
https://books.google.ro/books/about/Soci%C3%A9t%C3%A9s_d_initiation_bambara.html?id=jaWBAAAAMAAJ&redir_esc=y